



## Mission des Gouvernements



Le gouvernement fédéral vient de créer, en faveur des Beaux-Arts, une commission, en permanence, chargée de signaler au ministre des Travaux Publics, ceux de nos compatriotes dont les talents méritent un tangible et substantiel encouragement.

Enfin, voilà un moyen, et le seul bon, de faire prospérer les arts au Canada.

Et pour la littérature, la pauvre petite littérature canadienne, si négligée, si dédaignée de nos gouvernants, quand fera-t-on quelque chose ?

Car, je n'ai nulle hésitation à le déclarer, il n'y a pas de contrée sur la face de la terre, excepté, peut-être chez les Patagons, où une littérature nationale soit moins encouragée que la nôtre.

Pourtant, le talent n'est pas rare, au Canada ; je le sais mieux que personne, puisque j'ai souvent tenu dans mes mains des manuscrits, auxquels il aurait fallu quelques retouches, ou seulement un peu plus d'expérience dans le maniement de la plume, chez leurs auteurs, pour en faire de remarquables morceaux littéraires.

Tous ces talents sont restés, là, enfouis, dans l'ombre.

Pourquoi ?

"A quoi bon !" se disait-on.

Avait-on complètement tort ? A quoi mènent les lettres, chez nous ? A l'hôpital peut-être, à la misère, sûrement. Demandez à ceux qui s'y consacrent exclusivement, ils n'en mènent pas large, je vous l'assure.

Aussi bien quels sont ceux, qui, avec cette perspective devant les yeux, pourraient entretenir le désir de s'y consacrer entièrement ?

Comment travailler de gaieté de cœur à vider sa tête, à épuiser son cerveau, à miner sa santé, pour finir ses jours sur un grabat, ou dans un cabanon ?

On crie partout : il n'y a pas de littérature canadienne.

Disons plutôt et avec plus de vérité : il n'y a pas d'encouragement au développement et à la culture d'une littérature canadienne.

Ah ! comme ils sont coupables, ceux qui pouvant le faire, se dérobent à ce patriotique devoir !

Certes, les gouvernements peuvent faire de belles et grandes choses pour leur patrie, mais la plus grande et la plus belle œuvre qu'ils puissent faire encore, c'est d'aider à soutenir, à répandre, et à développer la littérature nationale.

L'histoire est là pour le prouver.

Quels sont les règnes qui sont restés les plus glorieux et à jamais célestes ?

Quels sont les rois qui ont vraiment vécu à travers les âges ? Ce sont ceux qui ont encouragé les lettres et les arts. Cette mission a rendu fameux des papes, jusque dans la chaire de Saint-Pierre.

Messieurs les ministres, faites jeter des ponts superbes sur nos rivières, faites sillonner nos provinces par des réseaux d'acier, vous aurez bien fait pour le progrès matériel, mais la matière ne vit pas éternellement ; elle s'use et meurt, vous mourrez avec elle et dans quelque cinquante ans, qui se souviendra de vous ?

Aidez au progrès intellectuel, faites que, par vos soins, des talents donnent leur pleine mesure, que des œuvres éclosent, que des ailes prennent leur essor, et vous attachez votre nom à l'immortalité.

Les geste du parlement fédéral restera beau, restera grand. A lui la peinture, la sculpture, et le clavier d'ivoire.

A notre gouvernement provincial doit revenir le devoir de favoriser et d'encourager la littérature canadienne.

Déjà il a trop tardé dans l'exécution de sa tâche. Il doit à l'honneur de sa race de ne pas faillir à sa mission.

Françoise.

### Explication

Montréal, 8 avril 1907.

Madame la Directrice du  
"Journal de Françoise",  
En ville.

Ma chère directrice,

Dans le dernier numéro du "Journal de Françoise", M. le sénateur Poirier propose de soumettre à l'appréciation de vos lecteurs une remarque que j'ai faite au cours d'une étude dans la "Revue Canadienne", au sujet d'un vers de M. Fréchette.

Je préférerais "ouvrit" à "ferma", et j'en donnais la raison. Elle est bien simple. C'est qu'en littérature, quand on fait une métaphore, on doit la suivre jusqu'au bout. M. Fréchette compare le drapeau à un oiseau, c'est son droit ; mais il ne lui est pas permis, ayant transformé, par un procédé très usité en poésie, son drapeau en oiseau, de lui faire franchir les mers toutes ailes closes, comme ne font jamais les oiseaux, — qui volent.

C'est un oiseau ou ce n'en est pas un. Si ce n'en est pas un, le drapeau traverse les mers enroulé à sa hampe, "l'aile fermée", comme dit M. Fréchette ; si, au contraire, c'en est un, il passera l'Océan l'aile grande ouverte. Autrement, la métaphore est inexacte, n'étant pas logiquement poursuivie.

Ceci est une observation toute littéraire qui ne rabaisse en rien la valeur artistique de la "Légende d'un peuple". De très grands poètes se sont permis des métaphores aussi contestables que celle de M. Fréchette. Souvenez-vous de :

"Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion...."

Victor Hugo n'a-t-il pas écrit, dans une de ses plus belles pièces :